

BENEDICE : SE DIRE, S'INTERPRETER

Georges Mormin, Didacticien

Introduction

Benedice, ce mot latin, renvoie à une polysémie conceptuelle dont la valeur symbolique fait sens et réalise cette harmonie nécessaire à l'acceptation de soi et du monde ; acceptation qui ne se fait que dans l'illusion d'avoir abouti à la nécessaire maîtrise sur toute chose.

- Benedice, 2 siècles avant JC, adverbe de manière, Plaute en faisait un impératif, « avec de bonne parole » la parole s'émet non pour l'établissement du dialogue mais « elle soliloque » au seul service de la vérité de l'émetteur. ;
- 1 siècle avant JC, Cicéron en fait un intransitif, une parole qui « dit du bien de quelqu'un » l'autre est ainsi posé comme bien fondamental à sa propre survivance ;
- 4 siècles environ après JC, Vulgate dans sa traduction de la bible en latin, transitif, elle appelle la bénédiction divine, réalisant ainsi la transcendance de l'être ;
- 6 siècles après J.C, adjectif, affectueux, qui manifeste de l'affection et renvoie à la sémantique du lien.
- Benedice, bien se dire, s'oblitérer de la parole divine et l'assumer parole immanente, c'est faire foi de sa propre vérité et de sa grandeur « une et indivisible ».

Une parole, quête de la vérité du sujet

La parole confronte le sujet à sa vérité autant qu'elle la confronte à la vérité du monde ; de cette confrontation naît le face à face singulier opposant soi à soi, objet des conflits internes qui réclament dépassement pour parvenir à se dire. Se dire, c'est assumer ses propres aperceptions et affronter celles de l'autre nécessairement différentes des siennes. Mais est-ce pour autant parler vrai ? Le discours en tant que langage a sans doute une fonction de communication, avec d'ailleurs bien des aspects aliénants. En tant que parole, il implique le sujet qui cherche non plus à dire quelque chose à quelqu'un (communication), mais cherche à se dire lui-même et à se situer par rapport au sens commun que constitue le langage lui-même. La question d'une vérité qui interprète le sujet et lui dit le monde, interroge l'origine même de la parole, « Muthos » est issu de la racine « mu-« (ou « my »), que l'on retrouve aussi dans « mystère », et, indirectement, par le latin, dans « murmure » ou « muet ». Le mythe est donc, paradoxalement, la parole qui fait, ou mieux, qui préserve le silence. Il est au sens propre, la parole qui « révèle » : elle est ce qui à la fois dévoile tout en voilant à nouveau. Autrement dit, le mythe assume le caractère symbolique de la parole. Ainsi, le mythe dit quelque chose mais il ne dit pas ce qu'il a l'air de dire. La parole selon Heidegger ne décrit pas, tout au plus elle évoque, la parole poétique est la seule qui cherche à dire la vérité. La parole est donc une sorte de « convocation » du sens commun qui est l'être en soi-même, puisque constituant du *Gemeinschaftsgefühl*.

Pour Adler, la parole n'advient que par la nécessité de prévoir car c'est dans l'éprouvé des situations à venir que le sujet s'édifie. Et c'est par la parole émise que s'éprouve l'autre en soi. « *L'identification revêt une configuration artistique sui generis dans le spectacle du monde* » La parole s'en fait l'interprète. La parole, de fait, s'apprécie comme un acte prévisionnel du sujet qui cherche à se reconnaître à travers un autre de l'inconscient tout en jouissant avec art, à la fois acteur et spectateur du théâtre du monde.

Lacan distingue une vraie parole qu'il appelle parole « pleine », authentique, et une parole « vide » inauthentique qui n'est que langage, sans signification subjective. « *La parole pleine est celle qui vise, qui forme la vérité telle qu'elle s'établit dans la reconnaissance de l'un par l'autre. La parole pleine, est parole qui fait acte.* » Une parole pleine n'est pas une parole qui communique mais une parole qui questionne l'autre (sans forcément qu'elle prenne la forme matérielle d'une question), afin qu'à travers la réponse de celui-ci quelque chose de l'inconscient soit entendu, l'inconscient qui est précisément selon Lacan, le « discours de l'Autre ». Mais de quel « autre » s'agit-il ? Ce n'est pas un simple interlocuteur, celui à qui je parle sur la scène du monde ; cet Autre qui m'appelle à parler et que Lacan écrit avec un grand A se situe sur une autre scène : il n'est pas celui à qui je parle mais celui grâce à qui je parle, peut-être même celui qui parle *en moi à travers l'autre*, c'est-à-dire donc mon inconscient. Cet inconscient qu'Adler désigne incompris trait d'union de ce qui en l'autre nous fait supposer notre vérité autre, au-delà, de ce qui nous prétend hic und nunc.

Proust nous apprend qu'il faut chercher la vérité au-delà des mots en déchiffrant les signes qui la trahissent. « *... la vérité n'a pas besoin d'être dite pour être manifestée, et on peut peut-être la recueillir plus sûrement, sans attendre les paroles et sans tenir même aucun compte d'elles, dans mille signes extérieurs, même dans certains phénomènes invisibles, analogues dans le monde des*

caractères à ce que sont dans la nature physique, les changements atmosphériques. » Marcel Proust, A la recherche du temps perdu

Notre pratique nous apprend que Rien n'est plus vrai, rien n'est plus « réussi » au regard de l'inconscient qu'un lapsus, une parole échappée... Il y a des paroles qui ne signifient rien mais qu'il est important et significatif de *dire* à tel ou tel moment. L'énonciation plutôt que l'énoncé. Dire « *je t'aime* » par exemple n'a pas beaucoup de sens, littéralement, mais cela peut être capital, surtout quand les mots nous échappent. Ainsi « se » *Parler vrai*, est le fait de s'ouvrir en et à l'autre, de permettre et de favoriser la parole de l'autre et advenir de cette parole...

Une parole qui dit bien

Favoriser la parole de l'autre présuppose donc, l'intégration de l'espace d'altérité et parler à autrui. *Parler à autrui : une éthique du bien dire.* Ethique de la parole, éthique du dire, éthique du bien-dire... Nous savons la différence qui existe entre l'éthique et la morale : la morale, conçue comme métaphysique des mœurs depuis Kant, sépare formellement le domaine du bonheur (mais aussi de la jouissance et du désir) du domaine de la moralité, ce dernier n'étant lié qu'aux impératifs universels de la Raison pratique. Par contre, Deleuze et Michel Foucault, à la manière des philosophies eudémonistes de l'Antiquité (prônant une théorie morale fondée sur l'idée du bonheur conçue comme bien suprême, hédonisme, épicurisme), dans leur conception de l'éthique, impliquaient la recherche du bonheur dans la quête supérieure du Bien; en marge de la psychanalyse, ils cherchent les conditions d'une nouvelle éthique qui serait en même temps une esthétique de l'existence. Pour affiner cette distinction en rapport avec le domaine qui nous intéresse ici, celui de la parole, nous énoncerons ceci : *la morale porte sur l'action selon ce que dit la Loi, l'éthique (de la parole) porte sur le dire en tant qu'il est un acte.* . Il est évident que « bien dire », ce n'est pas dire le bien mais dire bien ce que l'on dit.

Qu'est-ce que dire bien ? Ce n'est pas enjoliver ou rendre agréables nos propos par des figures de style. Bien dire, ce n'est pas chercher à séduire autrui par de belles paroles ; ce n'est pas non plus dire à autrui ce qu'il a à faire. C'est parler à autrui en s'adressant à lui, *alter ego et* en ne l'ignorant pas en tant que tel.

Au niveau de l'acte même de parole, de la décision de parole, il est clair que « bien-dire » est fonction essentiellement de l'occurrence, du choix, du « moment » de la prise de parole. Savoir *quand il faut prendre la parole*. Donc, un savoir éthique, c'est Savoir s'il faut dire la vérité, toute la vérité, toujours la vérité, etc. Encore, faut-il apprendre à savoir ne pas prétendre détenir la vérité, hormis d'un supposé. Il n'y a de réponse à ces questions que dans la prise en compte du moment de parler, du « différer » qui s'avère parfois préférable, nécessaire, ou au contraire impossible.

Parce que bien-dire, ce n'est tout de même pas seulement préserver la possibilité infinie du dire. La dimension éthique de la parole ne se concentre pas uniquement sur le fait de parler ou de ne pas parler, et à quel moment. C'est bien la manière, la forme, et plus encore peut-être l'intonation qui va constituer ou non un acte de bien-dire.

Parler à autrui: une esthétique (ou une poétique) du bien dire, l'esprit. - Un art de la parole qui conjoigne une poétique et une érotique, sans cesser pour autant d'être une éthique, c'est-à-dire sans cesser d'être une parole où il y va de la vérité du sujet... Or si l'éthique du dire nous fait obligation de préserver le désir (de dire), l'esthétique nous autorise à introduire le plaisir voire une forme de jouissance dans le dire. Mais alors, concrètement, qu'est-ce que cette jouissance du dire, dont on a fait, finalement, la teneur même du bien-dire?

A propos de la révélation de l'inceste sous emprise tribale par l'une des victimes, et, du psychodrame qu'il en vient, nous avons déjà proposé une piste quant à la valeur du dire quand il se fait parole : « *Il est des histoires laides qui par définition dès qu'elle se dit, fait du dit un défaut une laideur et de celui qui dit un être laid et difforme. Il devient méconnaissable, c'est à dire, il pousse à nier ce qui en nous est reconnaissance. Cette reconnaissance qui « est le passage de l'ignorance à la connaissance, qui amène à l'amour ou à la haine de ceux qui sont voués au bonheur ou au malheur » nous proclame Aristote.*

Ce dit parce qu'il fait écho provoque destruction, douleurs violentes, blessures et toutes autres choses nocives à l'homéostasie familiale. Le reconnaître c'est renoncer à la préservation de ses investissements, ne pas le reconnaître, c'est altérer l'écho, qui en soi, identifie ce que de l'autre l'on sait. La reconnaissance amènerait le renoncement à la préservation égotique de ses ?

Ce « dit » ne peut être connoté révélation pour soi. La révélation pour autant qu'elle trouve sa source en lieu et place de ce qui garantit l'altérité de l'être en soi ne peut émerger qu'en soi ; je ne peux savoir de l'autre que ce qui constitue l'expérience et l'autre ne peut pas savoir ce qui chez moi fonde mon expérience.

Ce « dit » ne vaut que pour l'expérience de l'autre mais paradoxalement il vaut de l'expérience que j'ai et que je tiens moi-même de cet autre même.
Est-ce à dire que l'intention du bien dire est d'abord subversive et que la jouissance du dit n'en est que l'interprète ? » G. Mormin

Si nous pouvions assumer nos contradictions et faire preuve de finesse, sans exclure pour autant la rigueur et l'exactitude, ce serait déjà pas mal en manière d'éthique de la parole !

Le « trait d'esprit » paraît attester de cette jouissance de la parole, ou en tout cas d'une présence de la jouissance dans la parole. « *L'intention du trait d'esprit est de produire du plaisir* » disait Freud (Le Mot d'esprit et sa relation avec l'inconscient, 1905). Mais ce n'est pas tout, Freud soulignait aussi que le mot d'esprit revêt une fonction sociale. « *Personne ne peut se contenter d'avoir fait un mot d'esprit pour soi seul* » soulignait Freud, lequel voyait dans cette activité de la pensée « la plus sociale de toutes les prestations psychiques tendant au plaisir ». Le mot d'esprit va faire lien, ou amorcer la possibilité d'un nouveau lien, une complicité nouvelle.

L'état d'infériorité de l'individu, son incomplétude manifestée dans son insatisfaction, le pousse à rechercher sans trêve son alter ego, l'autre de soi-même avec lequel il retrouverait le bonheur indifférencié d'une relation totale, unifiante, selon le modèle platonicien du mythe de l'androgyné et que nous signifiions quête illusoire de complétude. Quête rendue nécessaire par le désir d'unité. Ce désir d'unité se manifeste, entre autre, par la parole. La parole, ici, se fait interprète d'associations d'unités idéo-affectives qui n'ont rien de commun dans l'unique but de participer au renforcement et à la préservation de la fiction directrice unifiante. Mais la parole lève tout juste un voile et n'avance rien sur la dimension énigmatique des profondeurs abyssales qui gouvernent l'être en soi. Cette parole devient elle-même énigme. C'est ce qu'Adler réunit dans le concept de *Junctim* : la fonction symbolique, la métaphore, la métonymie, les écarts de langage, etc. sont des aspects particulier de ce mécanisme :

C'est le jeu d'une partition qui affranchit et ouvre à l'agrément du désir inconscient d'avancer masqué, énigme autant pour soi que pour l'autre. Bien que nécessaire à la charge fictionnelle ouvrant sur l'unité du sujet et sa survivance, ce jeu peut déboucher sur une modalité névrotique, le mensonge vital.

Dans la pratique même de la psychothérapie, le trait d'esprit, frère du lapsus, réalise dans la tempérance ; ce qui :

* Chez Adler, se dit sens supposé caché d'un ébranlement de la fiction au profit de l'acceptation du *Gemeinschaftsgefühl* :

- passage de la stagnation psychique à la détente,
- de la non-assimilation à la comparaison (propice au dépassement) ;

* Chez Lacan, se nomme un « pas-de-sens » au double sens du terme : l'absurde, mais aussi ce qui permet le passage d'un sens à l'autre. *Jouis-sens*, encore ! Même si en théorie la jouissance ne se rabat nullement sur le plaisir, le « plaisir des mots » semble bien proche de la jouissance sous l'espèce d'une « joie » singulière, cette *réjouissance* (synthèse de la joie et de la jouissance !) que l'on éprouve à créer du sens, fût-ce à partir d'un non-sens.

Au niveau du champ thérapeutique, la déontologie peut se traduire par un vouloir-le-bien-du-patient.

Le discours analytique convie au Bien-dire.

Il arrive qu'un sujet se sente dépassé par certains événements et qu'il se retrouve incapable de subjectiver la réalité, c'est-à-dire qu'il soit impuissant à l'intégration de son propre schème aperceptif. À ce moment, le plus souvent, il est figé, fixé : en proie à l'angoisse, à un symptôme ou à une somatisation, voire encore à un délire. Il s'enferme alors par sa stagnation dans *l'hermaphrodisme psychique*, au stade de l'ipséité, dans la mêmété, signifiant un point de non-clôture de l'ordre symbolique, lieu par lequel œuvre la volonté de puissance – mais aussi le désir, par le truchement du *Gemeinschaftsgefühl*.

Quelle réponse dans la cure pour le sujet face à cette stagnation et sa détermination dans la volonté de puissance névrotique ?

La cure analytique adlérienne peut alors lui fournir les moyens de dominer des tensions intérieures qu'il ne serait pas en mesure de surmonter par lui-même pour s'assumer pleinement Sujet... social.

Loin de produire des artifices pour *fabriquer de l'individu et promouvoir le Soi*, la clinique adlérienne radicalise le primat du choix individuel et de la liberté qui, dans la logique privé du sujet, spécifie son appartenance à ce qui détermine l'éthique humaine, *Sub specie aeternitatis*.

Autrement dit, toute analyse autorise l'expression des tensions hermaphroditiques de l'individu confronté à son libre arbitre, distribué entre deux pôles :

- soit rejet, refus, défini comme "indépendance à savoir, liberté sans limite (l'essence de l'aliénation),
- soit autonomie définie, responsabilité et capacité à se donner une loi, se dire et à se gérer et se définir dans l'éthique humaine, celle qui anime la loi communautaire dit *sens commun*.

Le bien dire une entreprise prospective

Rappelons que la clinique se situe ici et maintenant dans l'interconnection d'une histoire déterminée par l'une à venir et l'une passée dont l'unique objet constitue la promotion de l'individu Sujet par le truchement de la parole.

Mais cette promotion serait non avenue si la clinique dans un débat plus prospectif n'interrogeait pas les capacités d'ajustement Sujet-communauté humaine face aux besoins qui peuvent se manifester au sein même de la communauté humaine et en particulier au sein de la société par les changements qu'elle subit. C'est donc, tout naturellement que cette entreprise prospective entretient des connexions avec l'ensemble de la théorie psychanalytique les sciences humaines et la philosophie. Ainsi, elle est pour nous, un outil dont l'usage en pratique consiste en l'élaboration d'un corps d'hypothèses à partir de l'histoire du sujet, au regard de celle en marche de la communauté humaine. Elaboration d'un corps d'hypothèses de mieux en mieux assujetti à l'éthique et à la clinique emprunté au corpus du discours théorique.

« Ainsi, son énoncé et les conclusions toujours provisoires qu'il est loisible d'en tirer, apparaissent de plus en plus crédibles, et accoutument à l'idée qu'il n'est pas interdit de raisonner sur le possible ou le probable sans trop d'arbitraire ». G. Mormin, *L'épistémologie adlérienne, finalité et prospective*. Elle permet d'accueillir la parole du sujet, mais en même temps met en garde contre toute velléité dominatrice du sujet prétendument analyste

La pratique analytique ne vise ni le symbolique, ni l'imaginaire, mais le *sens commun*: du lieu où sa parole jaillit, le sujet est conduit à jouer de son propre schème aperceptif, c'est à dire de sa subjectivité. La cure analytique, par son invitation à ce commerce singulier, à la fois intrapsychique et interpersonnelle, met en place les conditions favorables à la production d'une mobilité subjective pour l'analysant et d'une mise en acte qui ne soient pas que des passages à l'acte ou des acting out. Ainsi, l'analyse vise le sens commun, mais elle l'aborde par le biais de la parole.

« *Le sens commun garantit le développement du discernement humain et représente la mesure nécessaire et accessible pour l'évaluation de sa raison humaine et pour le contrôle de ses actes* » A. Adler, *Le tempérament nerveux*

La psychanalyse est une expérience fondée et centrée sur la parole, mais cela n'est pas suffisant pour pointer la spécificité de sa pratique (la visée de la communauté de sens). Il faut y ajouter ce que son dispositif favorise, à savoir, l'émergence d'une fiction : le « *bien dire* ».

Une sémantique du lien, s'interpréter

« C'est parce que le sujet est cette entité, ensemble unifié dont tous les traits conscients et inconscients coopèrent en direction d'un même but commun que toutes manifestations mêmes isolées participent à l'élaboration du discours et deviennent le reflet de la personne du sujet dans sa totalité. L'unité même du sujet est portée par son historicité ainsi toute parole porte en substance la marque du passé, du présent autant que de l'avenir. Ce cheminement inscrit, dans le dire, l'orientation, le mouvement des processus psychiques avec un but et une intentionnalité. Il porte, de fait, ce qui détermine le sujet et constitue sa *vérité* qui n'est pas réellement sa croyance mais un braillement inconscient. (cf. au cri du paon.)

Nous savons que la pulsion qu'il s'agisse de la pulsion agressive d'Alfred Adler ou de la pulsion libidinale de Freud délimite l'espace théorique où peut être évalué la variation interindividuelle du comportement humain.

Ainsi dans l'espace aperceptif, lors de l'expérience analytique, le sujet peut être soumis à l'activation de pulsion agressive inconsciente dont la réalité n'autorise pas la réduction des tensions et par voie de conséquence, la satisfaction. Il y a alors une réactivation du sentiment d'infériorité et d'incomplétude porteur de pensées inconscientes et de comportements orientés vers des objets les plus divers mais dont on peut repérer leur association lors des manifestations de cette pulsion pendant l'enfance, et alors, qu'elle subissait les coups de boutoir d'un sentiment d'insécurité exacerbé.

Tout se passe, nous dit Adler, comme si « *les problèmes de la vie, les dangers (...) les pertes et les contraintes sociales, considérés sous l'angle affectif et dans une projection du sentiment d'infériorité et d'incomplétude, manifestent une forme dynamique, véritable régression face à l'objet et en bute aux perpétuelles exigences de la vie* » Le tempérament nerveux.

La diversité des intérêts intellectuels et affectifs, les goûts et les styles, l'ensemble des opinions et des croyances d'un individu résultent de ce processus de réactivation des objets associés à la satisfaction pulsionnelle en réaction au sentiment humain d'infériorité. Le sentiment humain d'infériorité se condense dans les manifestations pulsionnelles associées à la poussée téléologique de la fiction directrice confrontées aux exigences de la vie face aux problèmes de la société.

La nature de cette association est particulière. Elle découle des processus primaires.

Le sujet en analyse est quelquefois amené à évoquer une singularité individuelle sur son rapport à un objet quelconque, même négligeable, du monde, il est certain que cet objet, ou tous autres objets symboliquement comparables, font écho au sentiment d'infériorité en lien avec l'objet premier de la satisfaction de la pulsion, soit par une relation de contiguïté, soit par la simultanéité de son existence. Cette relation est absolument individuelle et strictement dépendante de la nature spécifique du schème aperceptif. Le désir inconscient qui sous-tend les buts profonds de toutes les activités humaines, nous l'avons dit, est celui de donner sens à la vie individuelle et d'en tirer satisfaction ; pour ce faire tout sujet tentera de retrouver les signes associés à sa première expérience de satisfaction et conservés inconsciemment. Ces signes associés aux expériences infantiles de satisfaction sont totalement tributaires de la particularité de l'expérience intime de chacun et sont constitutifs du schème aperceptif ; le schème aperceptif est strictement individuel et ne peut être commun à d'autres sujets car tributaire d'une expérience de vie unique. G. Mormin, A tout craindre d'abord Sujet

L'identification se réalise lorsque la parole émise ne semble pas susciter en l'autre l'écho escompté, et que cette absence de réponse aux demandes adressées à l'autre s'intensifie et met en lumière l'impuissance de l'enfant et sa dépendance à la volonté de puissance de cet autre.

L'enfant face à cette difficulté à se mouvoir aura devant les yeux une image idéale, nous dit Adler,

« *fortement traversée par des mouvements rapides* » indiquant « *une forte aspiration à surmonter toutes les difficultés inhérentes à une insuffisante liberté de mouvement à parvenir en un point où il sentira plus aucune infériorité.* »

« *Un enfant qui, pour la première fois, se lève du sol, entre en cet instant dans un monde tout nouveau; il éprouve d'une manière ou d'une autre une atmosphère hostile. Il peut ressentir, du fait de la force avec laquelle il se dresse sur ses pieds, une espérance accrue pour son avenir ; il peut, en risquant ses premiers essais de mouvement, spécialement en apprenant à marcher, soit éprouver ses difficultés d'intensité variable, soit n'en rencontrer aucune. De telles impressions, des événements qui, pour nous autres adultes, apparaissent souvent comme d'insignifiantes vétilles, exercent une énorme influence sur la vie psychique infantine et avant tout sur la formation de la conception que l'enfant se fait du monde.* » A. Adler, Connaissance de l'Homme, pp61-62

Le sentiment d'infériorité qui trouve son expression dans l'angoisse est introduit à cause de cette confrontation double à l'autre, ce lieu qui éclaire les insuffisances, les illusions, cause le dépassement. Il se révèle « *la force impulsive, point d'où partent et se développent toutes les impulsions de l'enfant à se fixer un but dont il attend tout apaisement et toute sauvegarde pour l'avenir de sa vie, et à se frayer une voie qui lui paraît susceptible de lui faire atteindre ce but,* » Ibid. p88, constituant en cela les soubassements de son propre désir d'unité et de satisfaction et avec en écho, l'impératif du Benedice.

Bibliographie

- Alfred Adler, Connaissance de l'homme
 - Le Sens de la vie
 - Le Tempérament nerveux
- Gilles Deleuze, La logique du sens
- Michel Foucault, L'ordre du discours
- Emmanuel Kant, Métaphysique des mœurs
- Sigmund Freud, Le Mot d'esprit et sa relation avec l'inconscient
- Jacques Lacan, Les écrits
- Georges Mormin, les actes de l'Université Jeanne Luquet